

Le politique a été forcé au retrait

Pour le philosophe Francesco Masci, nos débats actuels occultent ce qui domine notre modernité : les techniques du droit et le monde des images.



Francesco Masci, philosophe italien, s'intéresse à la culture moderne comme « catalyseur d'événements ». Principaux ouvrages (éditions Allia) : *Superstitions* (2005), *Entertainment ! Apologie de la domination* (2011), *L'ordre règne à Berlin* (2013), *Traité anti-sentimental* (2018).

DIMITRI LAURENT

Vous distinguez dans vos livres *le* politique de *la* politique, *le* politique se définissant comme un principe transcendant d'organisation de la société et *la* politique comme une technique horizontale d'administration. À quel moment s'effectue pour vous le passage de l'un à l'autre ?

FRANCESCO MASCI

Paradoxalement, il n'y a jamais vraiment eu de passage entre *le* politique et *la* politique. Une séparation se produit à l'aube de la modernité mais ce n'est pas entre *le* politique et *la* politique. Le politique, qui est né avec la modernité, chez Machiavel et Hobbes notamment, avec cette idée d'une immanence des valeurs, d'un conflit justement dépourvu de toute morale, a été vite remplacé par la voie de l'utopie et des images qui se concrétisera quelques siècles après avec ce que j'appelle la « culture absolue » et l'apparition de la subjectivité fictive. La démocratie s'est petit à petit constituée dans l'absence du politique. Il n'y a pas pour moi d'équivalence entre *le* politique et *la* politique. Mais on peut dire qu'il y avait une équivalence entre la culture — ce que j'appelle la culture absolue, le monde des images — et le politique. Le politique a été forcé au retrait pour laisser la place à une organisation qui fonctionne avec un mécanisme double, avec d'un côté la technique (qui gère le vivant) et de l'autre côté le monde des images (la culture absolue est la production d'un sujet qui jouit d'une liberté aussi vaste que fictive). Dès lors, la politique n'est qu'une des branches de la technique, un instrument de réglementation du vivant qui côtoie l'économie, la médecine, le droit, etc. C'est une technique particulière d'administration. D'ailleurs, la crise de la politique n'empêche pas le régime démocratique de continuer à s'orga-

niser. Il faut pour moi, justement, rompre cette équivalence entre *le* politique et *la* politique.

DL Le politique était-il anti-démocratique par essence ?

FM Le politique, évidemment, pouvait être hautement démocratique, dans le sens d'un système beaucoup plus populaire, par exemple, que les populismes actuels, dans le sens d'une vraie immanence et transversalité du conflit, mais la démocratie telle qu'on la connaît, dont le développement s'appuie sur le droit, l'administration, n'est possible que dans un monde par ailleurs tenu ontologiquement par les images. Si c'était le politique qui ordonnait ontologiquement la modernité, la démocratie serait autre chose qu'un système gouverné par l'administration. La démocratie que l'on connaît n'est donc pas une démocratie pleinement politique, en fait. La politique est aujourd'hui le résultat de l'addition entre administration et droit. À la limite, il est devenu plus important aujourd'hui d'observer le droit que la politique. Le droit est peut-être, parmi les techniques spécialisées, la technique maîtresse, concurrencée seulement par la biotechnologie.

DL Ce moment où le politique passe à la politique, n'est-ce pas aussi la fin du politique ayant vocation à régir la vie entière ?

FM Le politique était une force d'ordre ontologique destinée à gérer la société en son entièreté. Rétrospectivement, on voit bien que le politique est aussi, évidemment, reconstitué par les images, c'est une fiction parmi d'autres. On essaie de restructurer par l'immanence du conflit proprement politique un monde entièrement géré par les images et la technique politique. Cela devient explosif, le politique ne peut alors que s'habiller de prétentions millénaristes. Les dictatures et les systèmes totalitaires du XX^e siècle ont essayé exactement cela. C'est pour cela qu'ils ont été des espèces de monstres du politique parce que justement ils ont

De Lénine à Eltsine
(et aujourd'hui
Poutine): la politique
vue comme un jeu
de poupées russes.



essayé de faire fusionner les images avec le politique, alors que le politique et les images appartiennent à des histoires différentes, à des branchements différents de l'histoire. Quand je parle de la technique, il s'agit de technique pure, en tant qu'elle impose une temporalité, une façon d'être, à la vie même, au *bios*. Mais parmi toutes ces techniques spécialisées, la politique n'est rien. On pourrait dire que de la politique ne naît rien. C'est juste l'expression, faible d'ailleurs, de l'administration de la vie publique. C'est un nom qu'on a donné à une partie de la gestion de la sphère publique. À un certain moment de l'histoire, cela avait un sens, après la Révolution française, dans le siècle des Constitutions qui allait s'ouvrir, où toute la gestion de l'humain partagée entre technique et culture absolue se mettait finalement en place. Mais, petit à petit, l'administration, qui était née au même moment et envahissait la société, a pris le dessus, et je pense qu'il y a eu une sorte de superposition entre l'administration et la politique, qui a été réabsorbée par l'administration sous le haut patronage du droit.

DL Comment caractériseriez-vous la politique aujourd'hui ?

FM C'est désormais une politique otage de minorités extrêmement conflictuelles, nostalgiques de la confrontation ami-ennemi mais retraduite en jugement moral (ce qui l'exclut immédiatement du domaine du politique). C'est une politique qui se fonde sur le stigmata renversé, le culte de l'homme et de la femme blessés, de l'homme et de la femme vulnérables (une mythologie née dans les campus américains, chez Judith Butler, par exemple), la vulnérabilité absolutisée en valeur morale. C'est de l'anti-Machiavel par excellence et conséquemment de l'anti-politique par excellence. Cette politique se fonde sur la présence d'un corps imaginaire (car que peut être un corps moderne sinon un corps imaginaire ?), institué comme blessé a priori. Les hommes et les femmes n'ont plus besoin d'être exposés aux combats et au risque de leur mort possible, le corps est ici fétichisé

comme corps déjà toujours outragé. Il s'agit d'une politique post-conflictuelle qui a désactivé le conflit sans pour autant réduire son acrimonie fortement teintée de morale. Son seul souci est de remonter à l'origine de la blessure. Nommer le responsable absolu. Mais dans l'uniformisation de l'espace publique démocratique ce jeu est toujours réversible. Dans cette sorte d'inquisition renversée où la victime auto-instituée n'a qu'à nommer son bourreau, les rôles peuvent rapidement s'inverser. Cela a fini par réactiver des valeurs que la modernité avait évacuées, comme l'idée de vérité par exemple. La victime, en sa condition quasi-sacrée de victime auto-proclamée, est censée être en contact immédiat avec la source de la vérité morale. Il y a d'ailleurs une compétition sans fin entre les victimes pour savoir qui est plus proche du vrai et du juste. Le paradoxe final, du moment qu'on a commencé cet entretien en évoquant le paradoxe qui menace de faire implorer le projet moderne, un paradoxe somme toute ridicule s'il n'était pas si inquiétant, c'est que tout cela finit dans les bras du droit. L'institution arrive alors en dernier recours. Si les minorités victimaires veulent se faire entendre, elles sont bien obligées de recourir au droit, ouvrant un peu plus la voie à l'emprise définitive et totale de la technique sur la vie des hommes et des femmes.

Or ce dont on ne se rend pas compte, c'est que ceux qui font le procès de la modernité sont eux-mêmes des créations de la modernité. Et ils le font avec les instruments de la modernité. J'ai essayé dans mon dernier livre de comprendre comment cette modernité est en train, peut-être, de s'épuiser par un processus interne et auto-généré. Je ne pointe absolument pas un hypersujet, qui serait responsable de cette crise. La crise que connaît la modernité va probablement se résoudre par une accélération absolue de la technique et par le passage à un monde moniste où la technique deviendra maître aussi de la culture absolue et de la production de la subjectivité fictive. Le clone apparaît comme notre futur le plus proche.

Propos recueillis par Dimitri Laurent.